doado noir

la princesse et l'assassin

Magnus Nordin



rouergue

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans la banlieue de Stockolm, une petite communauté de lycéens vit sa vie, avec ses soucis et ses plaisirs. Deux meurtres de jeunes hommes viennent pertuber cette surface en apparence tranquille. Un thriller très convaincant, autour des secrets et des mensonges de chacun.

MAGNUS NORDIN

Né en 1963, l'auteur suédois Magnus Nordin est un auteur reconnu de thrillers et de romans d'horreur pour la jeunesse, traduit pour la première fois en France. Il vit près de Stockholm et travaille comme enseignant. Avec ce roman, il a reçu en 2003 le prix du meilleur thriller pour la jeunesse en Suède. Cet auteur est traduit pour la première fois en français.

Titre original : Prinsessan och mördaren
© Magnus Nordin, 2003
First published by Bonnier Carlsen Bokförlag, Stockholm, Sweden
Published in the french language by arrangement with Bonnier Group Agency, Stockholm, Sweden

© Rouergue, 2011
ISBN 978-2-8126-0288-7
www.lerouergue.com

Magnus Nordin

La princesse et l'assassin

Traduit du suédois
par Lucille Clauss
et Maximilien Stadler

doAdo NOIR
AU ROUERGUE

À ma sœur, Maria.

« Fair is foul, and foul is fair », *Macbeth*

« There's a killer on the road / his brain is squirming
like a toad », *Riders on the storm,* The Doors

« Bring up the Gimp ! », *Pulp fiction*

1

Bergsfors

Il avait plu toute la soirée, une bruine désolante typique de l'automne, mais, peu après minuit, la pluie avait cessé. Même si Fredrik n'était que légèrement habillé, le froid était à cet instant le cadet de ses soucis.

Titubant dans la rue bordée de villas, il tentait désespérément d'éviter de vomir et de reprendre ses esprits, du moins assez pour pouvoir retourner à la fête. Le narguilé qui avait tourné dans la chambre de Renate avait déclenché chez lui une nausée qui était sur le point de se transformer en vomissements. Débile d'avoir mélangé le schnaps et la chicha. Une nouvelle vague de régurgitations remonta dans sa gorge. Cette fois-ci, il sentit le goût aigre de vomi et se pencha instinctivement pour ne pas salir ses chaussures. Écœuré, il regarda le contenu de son estomac jaillir devant lui et se répandre par terre. Il arracha une poignée d'herbe mouillée et s'essuya la bouche. Puis, il prit une profonde inspiration. Il n'avait plus le tournis. Un petit tour du pâté de maisons, et il serait de nouveau en forme.

Lorsqu'il se remit à marcher, il se rendit compte que ses pieds se posaient à présent sur l'asphalte avec plus d'assurance. Il n'aimait pas vomir, c'est sûr, mais au moins cela avait un effet positif. Il se sentait déjà mieux.

La musique de la fête ne fut bientôt plus qu'un écho lointain et se perdit dans la nuit.

– Hé, mon gars !

Ce n'est qu'à ce moment qu'il remarqua la voiture garée au bord de la route. Il s'arrêta.

– Tu peux m'aider ? Je me suis perdu.

Fredrik fut tout de suite sur ses gardes. Ça pouvait être un pervers. Comme s'il avait lu dans ses pensées, l'homme éleva la voix :

– 10, rue Storängsvägen. Ça doit être dans le coin, mais je ne trouve pas le bon numéro.

Rue Storängsvägen. Fredrik ne put s'empêcher de faire une grimace. L'homme s'était vraiment perdu. C'était à cinq kilomètres de là. Fredrik traîna les pieds jusqu'à la voiture, une Volvo blanche. Le conducteur passa sa tête par la vitre. Il portait des lunettes rondes et une casquette Nike noire qui lui cachait la moitié du visage.

– La rue Storängsvägen est à Nyboda.

– Tu veux dire qu'il y a deux rues Storängsvägen ?

– Il y a la rue *Stora* Ängsvägen et la rue Storängsvägen.

– Ah, d'accord. L'homme poussa un soupir. J'ai dû confondre les deux noms. Je dois aller chercher ma fille à une fête. Ça fait un bail qu'on n'habite plus Bergsfors. À Nyboda, tu dis ? C'est loin ?

– Environ cinq kilomètres. Vous longez la rue Bergsforsvägen, puis vous tournez à droite après la station-service…

L'homme le remercia de son aide, puis ajouta :

– Tu habites près d'ici ?

– Non, en fait, j'habite à Nyboda. Mais assez loin de la rue Storängsvägen.

– Tu rentres, là ? Je peux t'y emmener, si tu veux.

– Non, je vais retourner chez mes amis. Merci quand même.

– Quelqu'un va te ramener plus tard, je suppose.

– Non, je passerai sans doute la nuit là-bas.

S'il y a de la place, songea-t-il. Sinon, il sera obligé de rentrer tout seul. De se taper cinq kilomètres sur cette route noire comme du cirage. Le dernier bus était déjà parti. Il n'avait pas prévu la façon dont il allait rentrer, ce genre de réflexion perd facilement de son importance quand on est en train de s'éclater à une teuf.

Plus il réfléchissait, plus il était tenté d'accepter la proposition de l'homme. Il n'était pas le seul à avoir trop bu à la fête de Renate. L'ambiance était au point mort quand il s'était esquivé dehors pour prendre l'air. En plus, il n'avait pas trop envie de quémander une place sur un canapé ou sur la moquette du salon. Allez, se dit-il. Il avait passé un bon moment et la route était longue.

– Vous pouvez me déposer dans la rue Bråsjövägen. Je vous montre le chemin.

L'homme hocha vivement la tête.

– Monte !

Il faisait agréablement chaud à l'intérieur de la voiture. Dehors, Fredrik avait commencé à frissonner.

– T'es pas chaudement habillé, constata l'homme, lorsqu'il bifurqua dans la rue Bergsforsvägen.

Fredrik se redressa d'un bond.

– Merde ! Ma veste. Je l'ai oubliée à la fête.

– On peut y retourner pour la récupérer.

– Bof, peu importe. Je peux y aller demain.

– T'es sûr ?

Fredrik hocha la tête en silence.

La voiture roulait maintenant à une vitesse élevée, ils venaient de s'engager sur la route départementale. Il serait bientôt à la

maison. Un désodorisant en forme de sapin était suspendu au rétroviseur. Le vert avait pâli et le logo Wunderbaum était presque effacé. Fredrik ne sentait pas de parfum.

– Tu veux boire quelque chose ? Il me reste un peu de Coca.

L'homme saisit une bouteille coincée entre les deux sièges avant et la tendit à Fredrik.

– Il y a des gobelets de ton côté.

Le goût de vomi persistait, sa langue lui paraissait aussi râpeuse que du papier de verre. Il trouva des gobelets encore emballés dans la portière tout en remarquant que le lève-vitre manquait, mais il n'y prêta pas attention. Il se remplit un gobelet et but à grandes gorgées. Tiède comme de la pisse, mais le Coca fit au moins disparaître le goût de vomi. Il vida le gobelet, puis s'en remplit un deuxième.

– Alors, dit l'homme. Tu t'es bien amusé à cette fête ?

– Mmh.

Fredrik bâilla. Ses paupières lui semblèrent tout à coup peser trois tonnes. Il faisait vraiment chaud dans la voiture. S'il y avait eu un lève-vitre, il aurait pu baisser la vitre et laisser entrer un peu d'air frais.

Il pourrait aussi demander à l'homme de baisser le chauffage.

Il bâilla de nouveau. Putain…

Il s'assoupit et se réveilla en sursaut après une ou deux minutes, en proie à un mauvais pressentiment. Il regarda par la fenêtre. Là où il s'attendait à voir des réverbères et des maisons individuelles, il n'aperçut que des champs et des arbres. Il reconnut vaguement l'endroit.

Peu à peu, il réalisa ce qui était en train de se passer.

Ils roulaient en sens inverse, dans la putain de mauvaise direction.

– Vous passez par où ? Il se rendit compte qu'il avait du mal à articuler.

– J'ai juste une chose à régler. Ensuite, je te conduirai chez toi.

L'homme freina et s'engagea dans un sentier. Dans une forêt sombre. Le feuillage des arbres formait un toit dense. Il éteignit les phares, ralentit encore. Les cailloux crépitaient contre le dessous de caisse. L'homme ne disait rien. Ses lunettes étaient légèrement embuées. Ses grandes mains s'agrippaient fermement au volant, les jointures de ses doigts étaient blanches sous la peau.

Malgré son cerveau embrumé, Fredrik sut que quelque chose d'effroyable allait se produire s'il ne faisait rien. Il tenta de lever la main pour frapper l'homme, mais ses muscles étaient paralysés et il n'avait plus aucune force, pas même pour serrer les poings. Il tenta de pousser un cri, mais le son qui sortit de sa bouche ressemblait plutôt au sifflement d'un serpent.

La voiture s'arrêta. La pluie avait repris, tapait comme des petits pas rapides sur le toit du véhicule.

Tout à coup, un couteau apparut dans la main de l'homme. Il approcha la lame de la gorge de Fredrik. De l'autre main, il ouvrit la boîte à gants et en sortit une paire de menottes. Il saisit le poignet de Fredrik et l'attacha au volant.

– Je reviens tout de suite.

De loin, Fredrik perçut le bruit du coffre qui s'ouvrait et se fermait. Des pas qui disparaissaient et revenaient – sans qu'il sache combien de temps était passé. Il pouvait s'agir de secondes ou de minutes.

L'homme tenait à présent un coupe-boulon à la place du couteau. De l'autre main, il braqua une lampe-torche sur un haut grillage.

– On va là-bas.

La voiture passa par le portail ouvert et s'arrêta devant une barrière baissée et un poste de garde abandonné. Un peu plus loin, Fredrik distingua quelques conteneurs disposés en demi-cercle.

Son cerveau se mit en marche à la lenteur d'un moteur froid.

La déchetterie.

LA GAZETTE DU VÄRMLAND

6 octobre

UN JEUNE HOMME RETROUVÉ SANS CONNAISSANCE DANS UNE BENNE À ORDURES

Un garçon de dix-huit ans a été retrouvé sans connaissance dans une benne, à la déchetterie de Bergsfors, à vingt kilomètres au sud de Karlstad.

Dimanche matin, un employé de la station d'épuration de Bergsfors a découvert le jeune homme dans une benne à ordures. Il a visiblement été victime d'une agression.

Pål Artur, le porte-parole de la police du Värmland, a déclaré que les techniciens avaient relevé certains indices, sans donner plus de détails pour ne pas entraver l'enquête. La police n'a pas non plus voulu préciser les blessures infligées au jeune homme, mis à part qu'il s'agissait bien d'une agression.

La police a expliqué que le garçon, âgé de dix-huit ans, avait été invité à une soirée entre amis à Bergsfors. Peu après minuit, il avait quitté la fête sans prévenir ses camarades. Ne le voyant plus, ces derniers ont pensé qu'il était rentré.

Le jeune homme est toujours sous anesthésie et n'a pas encore pu être interrogé. Mais les médecins ont déclaré que son état était stationnaire.

2

Norra Söderbro
Un an et demi plus tard

Sa chambre donnait sur une haute clôture en bois. Elle ne pouvait que tenter de deviner ce qui se trouvait derrière. Sans doute une cour, comme celle sous la fenêtre. Enfin, on ne pouvait pas vraiment parler de cour. Plutôt d'un carré d'herbe. Près de la clôture, un prunier solitaire s'ébrouait dans le vent, ses branches fines tremblaient. Elle alluma une cigarette en louchant en direction de la porte pour s'assurer qu'elle était bien fermée. Elle aspira avidement la fumée. Son père pouvait débouler à tout moment. Il ne frappait jamais. À sa gauche, elle avait vue sur le balcon et la fenêtre de la chambre à coucher de ses parents. Les stores étaient baissés. Sa mère se reposait dans son lit. La migraine, disait-elle. Comme si quelqu'un la croyait encore.

Le bout incandescent de la cigarette se courba, la cendre fut arrachée par le vent et se dispersa en mille particules. Elle écrasa le mégot sur le rebord de la fenêtre et l'enfonça dans le

paquet. Elle laissa la fenêtre ouverte, cacha les cigarettes sous son matelas, puis prit une pastille Läkero. Si son père venait maintenant, il lui demanderait pourquoi elle laissait entrer le froid. Elle lui répondrait qu'elle voulait évacuer l'odeur de celui qui avait habité l'appartement avant eux. Son père ne serait pas dupe, mais il préférerait avaler un mensonge plutôt que de la prendre en flagrant délit de tabagisme. Elle était quand même sa princesse.

Elle ferma la fenêtre et s'assit sur le lit en fixant la nudité des murs bleu clair. Ses posters étaient toujours rangés dans les cartons qui s'entassaient dans un coin de la pièce. Cela faisait une semaine qu'ils habitaient cette maison, et elle n'avait pas encore eu le courage de les accrocher ni d'ouvrir ses cartons. Qui sait combien de temps ils allaient rester cette fois-ci ?

« Je te jure, Nina, avait dit son père. C'est la dernière fois qu'on déménage. »

Elle avait déjà entendu ce discours dans le passé. Trop souvent pour y croire encore. Mais elle ne s'était jamais plainte. Ce n'était pas la faute de son père si le secteur du bâtiment était ce qu'il était. Le travail se trouvait rarement là où on habitait. « Bien sûr que je pourrais faire la navette, plein de collègues la font, ce n'est pas le problème, mais quelle vie ce serait ? Vivre dans un camping-car pendant la semaine et rentrer le week-end ? Ce ne serait pas bien, ni pour toi ni pour moi. »

Elle savait ce qu'il voulait dire par là. Dans ce cas, elle se retrouverait seule avec maman. Et ça reviendrait à être abandonnée.

« Je vais me mettre à mon compte, disait son père. Je n'accepterai que des boulots sur place. Des tas de gens ont besoin de l'aide d'un bon ouvrier. Tout le monde n'est pas capable de tout faire soi-même. »

L'idée était belle. Peut-être trop belle pour être vraie.

Soudain, elle entendit son père. Il sifflait. C'est ce qu'il faisait parfois avant d'ouvrir la porte de sa chambre.

Elle huma l'air pour vérifier si l'odeur de fumée persistait, mais ne sentit rien.

La porte s'ouvrit, laissant apparaître la tête de son père.

– Ça va, ma princesse ?

Nina hocha la tête, assise sur son lit.

Une ride d'inquiétude se dessina sur son front.

– Tu n'as toujours pas défait tes valises.

Elle poussa un soupir.

– Je vais le faire.

– Ta chambre ne te plaît pas ?

Il s'assit à côté d'elle, l'entoura d'un bras.

– Si.

– On la repeindra. Tu proposes quelle couleur ?

– Chais pas.

– Qu'est-ce que tu penses de blanc d'œuf ?

Nina éclata de rire.

– Blanc d'œuf ?

– Pur, classique. Hyperjoli.

– Pourquoi pas ?

– Ça sera pour plus tard. D'abord, il faut que je m'occupe de la cuisine. Ils n'ont sûrement pas repeint la maison depuis qu'elle a été construite.

– Les gens ont un de ces mauvais goûts !

– Oui, c'est vrai. Quel bol que ton père en ait !

Il sourit et l'embrassa.

– Maman dort toujours ?

– Tu sais comment c'est quand elle a la migraine.

– Mmh.

– Allez, décore un peu tes murs. On se croirait dans une cellule ici.

« Cellule », il a vraiment trouvé le mot juste, pensa Nina, une fois que son père eut refermé la porte. Elle se sentait enfermée, étouffait. Mais ce n'était pas la faute de son père. Il faisait de son mieux. Il était gentil, parfois trop gentil.

Son père avait raison. Elle devait ouvrir ses cartons.

Lentement, elle enleva le ruban adhésif du premier de la pile. Des livres. Elle les posa l'un après l'autre sur l'étagère.

3

– Tu viens ?

Teo traversa la cour de récréation en traînant les pieds. Les mains enfoncées dans ses poches, le col remonté comme pour se protéger du vent. Markus aussi avait froid. Cela faisait plus d'une demi-heure qu'il attendait Teo.

– Je t'ai pas demandé de m'attendre.

Une paire d'yeux ensommeillés apparut sous la visière de la casquette.

– Hein ? « Attends-moi. Je ne veux pas être le seul à arriver en retard. » Ce n'est pas ce que t'as dit tout à l'heure au téléphone ? T'as l'Alzheimer ou quoi ?

– Tu crois qu'on arrivera encore à temps ?

– Oublie ça. Pourquoi t'es pas venu plus tôt ?

– Panne d'oreiller.

– Comme c'est original.

Ils longèrent rapidement le couloir où les voix fortes et les claquements de portes résonnaient encore il y a quelques minutes. Des casiers s'alignaient le long des murs. Il y régnait à présent

un silence fantomatique. Au début des cours, il n'y avait pas d'endroit plus désert dans toute l'école. Leur salle de classe se trouvait au dernier étage. Les marches finirent d'achever Teo, qui avait couru tout le long du chemin, de l'arrêt de bus jusqu'à l'école.

– Eh, pas si vite. J'ai un point de côté, geignit-il.

– Je m'en fiche.

La porte de la classe était fermée. Walle ne serait pas content. Les profs qui toléraient les retards étaient rares, et celui-ci n'en faisait absolument pas partie. Walle consignait tout dans un carnet qu'il tenait avec une précision de comptable. Le chiffre trois était la limite à ne pas dépasser. Au bout de trois retards, on se faisait passer un savon – même si on n'avait qu'une seconde de retard. Aucune excuse n'était valable. Bus en retard, jambe cassée, gastro, tempête de neige, « je suis désolé »… Au troisième, il appelait les parents et on pouvait être sûr que ça se verrait sur le bulletin.

Walle ne dérogeait jamais au règlement qu'il avait établi.

Leur ancien prof, Veronika, avait également ses propres règles, à la différence près qu'elle n'arrivait jamais à les respecter. Quand elle interdisait les bonnets en classe, quelqu'un affirmait qu'il avait froid à la tête et qu'il ne voulait pas risquer d'attraper une méningite, qui était une maladie à la fois très dangereuse et extrêmement contagieuse. Que pouvait répondre Veronika à ce genre de remarque ? Elle n'avait bien évidemment pas envie d'exposer ses élèves à une maladie mortelle, du coup elle commençait à faire des exceptions à ses règles, et une fois les règles modifiées, elles se relâchaient aussi vite qu'un vieux slip qui descend jusqu'aux genoux. Veronika était devenue une espèce de figurante dont on se moquait ou qu'on ignorait d'un haussement d'épaules. Elle avait beau crier et menacer, personne ne l'écoutait. Mais en général, ce petit jeu finissait par lasser juste avant qu'elle ne se fasse mettre en arrêt maladie.

Bien sûr que Walle n'était pas très populaire parmi les élèves. Lorsque Veronika était leur prof, Teo n'avait pas à subir les coups de fil aux parents et les mots dans le carnet de correspondance.

Il prit une profonde inspiration et toqua. Il se racla la gorge, eut envie de cracher, mais se retint.

La porte s'ouvrit. Walle. Les cheveux en brosse comme un militaire. Pas un seul cheveu qui dépasse. Toujours les mêmes fringues : jean noir et tee-shirt noir. Comme un uniforme. La seule chose qui changeait chez lui, c'étaient ses yeux. Ils avaient une couleur indéfinissable qui variait selon son humeur.

Cette fois-là, ils étaient d'un bleu glacial.

Tout ce qu'il dit fut : « Entrez et asseyez-vous. »

Pas la peine de balbutier une excuse ou un mensonge. Walle leur demanderait sûrement de rester après le cours. Teo était dans la merde.

Ils s'assirent à leur place. Markus aperçut un nouveau visage dans la salle. Il n'eut pas le temps de le regarder que Walle s'était déjà planté sur l'estrade en annonçant :

– Comme vous l'avez sans doute remarqué, vous avez une nouvelle camarade de classe.

Il jeta un sourire en direction de la dernière arrivée.

– Nina, veux-tu venir ici, s'il te plaît ?

Nina se leva de sa place, quelques rangs devant lui. Vingt-trois paires d'yeux se braquèrent sur elle. À sa place, Markus aurait été super-gêné, mais à elle, cela lui paraissait complètement égal, comme si elle avait l'habitude d'être la cible de tous les regards. Ou alors, elle avait un sang-froid à toute épreuve. Devant le bureau, Walle posa un bras protecteur autour de ses épaules. Comme s'il voulait dire : si vous vous en prenez à elle, vous aurez affaire à moi.

– Nina vient d'arriver à Norra Söderbro et c'est sa première journée dans notre lycée. Je veux que tout le monde lui souhaite la bienvenue.

Elle commença à avoir l'air nerveuse, son regard vacilla.

Elle dut serrer la main à tout le monde en les écoutant dire leur nom et la phrase de politesse maintes fois entendue : « Bienvenue, Nina ».

Quand vint le tour de Markus, il se rendit compte qu'il avait les mains moites. Mais Nina fit mine de ne pas le remarquer, à ce stade, elle venait de serrer plus de mains qu'un candidat à la présidence des États-Unis. En fait, elle avait l'air quelconque. Des yeux bleus, des cheveux blond clair, une queue-de-cheval. Mais pourtant, « unique » fut le mot qui traversa son esprit. D'où sortait-il ça ? « Unique », c'était un mot qui appartenait plutôt au vocabulaire de sa grand-mère. Mais il convenait parfaitement à Nina.

Lorsque tout le monde se fut rassis, une deuxième surprise attendait la nouvelle. Walle avait choisi une marraine, une élève de la classe qui l'accompagnerait durant le premier mois. Son choix s'était porté sur Lenita.

Après les cours, Markus rentra avec Teo. Ils habitaient dans le même bloc, rue Hammargränd. Teo avait deux petites sœurs qu'il ne supportait pas parce qu'elles fouillaient tout le temps dans sa collection de CD, et s'il y avait bien une chose à laquelle il faisait très attention, c'était à ses CD.

Quand l'humeur l'en prenait, Teo mettait Kiss ou les Ramones à pleins tubes et sautait sur place comme un kangourou enragé, jusqu'à ce que sa mère frappe à la porte et lui demande de baisser le volume. Il faisait alors comme s'il n'avait rien entendu, et ce n'était que quand son père, qui travaillait de nuit et donc dormait le jour, montait bruyamment l'escalier, qu'il éteignait la musique.

Markus ne comprenait pas pourquoi Teo se comportait ainsi, mais peut-être était-ce le seul semblant de relation qu'il avait avec son père. Peut-être qu'il aimait tout simplement se disputer avec lui.